

Chapitre 9

La vision paysanne des difficultés de l'intensification agricole

Robin Duponnois
&
Bernard Lacombe

Lors des enquêtes pratiquées dans la zone de Bondoukuy, nous avons constaté que la jachère n'était plus une pratique centrale de l'agriculture ; la même observation s'impose dans les autres régions visitées du Burkina et que prouvent nos enquêtes exposées aux chapitres 4 et 5 de cet ouvrage. C'est donc dire que l'agriculture sur brûlis ne fonctionne plus à plein, même quand les hommes en ont conservé un semblant de pratique. On pourrait dire qu'alors même qu'ils l'ont abandonnée, ils pensent encore la pratiquer et ne voient d'issue que dans le fait de trouver de nouvelles terres vierges et libres. Rêve illusoire. La jachère reste, chez tous les agriculteurs du Burkina Faso, LE modèle agricole par excellence, et ce blocage mental n'est pas rien devant les défis à relever et que l'on peut résumer du titre : intensification. Intensification du travail (tout au long de l'année, sur toutes les terres et cultures), apports d'intrants (en travail, en engrais, en machines, en organisation), tels sont les défis de l'agriculture burkinabè. .

Nous avons effectué plusieurs enquêtes (*in JAT 2006*, Traoré & Fourgeau 2006 et chapitres 4 et 5 *supra*) qui toutes concourent à prouver cette évidence que le système agricole

traditionnel arrive à saturation : l'épuisement des sols, la montée de la sécheresse, la concurrence des culture de rente, les fermetures des frontières des nouveaux États, la croissance de la population et la migration des paysans pauvres, la migration internationale, la propriété... posent d'énormes problèmes : épuisement de la fertilité des sols et destruction des forêts, incitation à des émigrations massives de main-d'œuvre (jeunes et femmes en particulier), naissance de conflits entre ethnies (entre celles disposant de terres qui attirent la convoitise des autres qui, n'en ayant plus, sont chassées de chez elles par la pauvreté). L'agriculture itinérante sur brûlis a vécu : reste à connaître les solutions techniques disponibles selon la recherche agronomique (fertilisation, améliorations génétiques, introduction de cultures nouvelles – comme celles de plantes fourragères indigènes actuellement sauvages (*A. gyanus* ou *C. giganteus*...) –, culture des arbres, protection des propriétés par clôtures, protection des sols par cultures secondaires...) et selon les essais tentés par les paysans eux-mêmes ou les innovations auxquelles ils auraient accès.

La vision paysanne de l'intensification agricole a deux aspects : le premier est la perception des phénomènes : érosion et fin de la jachère ; le second est la lutte contre l'érosion et les solutions que les paysans envisagent pour remplacer la jachère. Naturellement, leurs perceptions dépendent de leur propre situation sociale : celle qu'ils occupent dans leur société (autochtones ou allochtones, membre de la famille des chefs de terre ou pas, ancienneté d'arrivée...) et la situation écologique de leur village (en zones sèches ou humides, ayant ou pas un territoire qui n'est encore totalement occupé).

Nous allons d'abord analyser la question à Bondoukuy, zone pour laquelle nous disposons de nombreuses données très variables et ensuite nous exposerons les informations dont nous

disposons par notre enquête sur les paysans du Burkina dont nous avons traité aux chapitres 4 et 5 *supra*.

Bondoukuy

Dans une de ces enquêtes à Bondoukuy, dans le Sud-Ouest du Burkina, en pleine savane humide, 78% des Bwaba (autochtones) et 98% des Mossi (immigrés) manquent de terre et donc vont devoir envisager de remplacer la jachère, impossible désormais, par d'autres procédés techniques de culture du sol. Les terres en jachère restent économiquement nécessaires pour l'approvisionnement en produits courants (bois divers, vannerie, termitières à poussins, plantes sauce et médicinales, fruits...) et sont d'un grand apport au bol alimentaire en produits frais (viande et fruits par exemple). Certaines campagnes manquent de sources d'approvisionnement en produits courants sur leurs seules terres et les paysans et leurs épouses sont donc obligés pour la paille, le bois et d'autres produits (nééré, karité, termites...) de grappiller en brousse « libre », parfois fort loin du territoire villageois, ou sur des terres en jachère dont ils savent bien qu'elles sont appropriées, et par qui, mais qu'ils rapinent au sens strict. Le "propriétaire" ne peut faire respecter son droit, ce qui permet ces ponctions sauvages sur la ressource. Par ailleurs, comme les villages disposant de terres couvertes de végétation naturelle sont rares, les villages qui les entourent ravagent en les surexploitant les ressources végétales et animales de leurs territoires encore intacts.

Les longues jachères (de trois générations) ont quasiment disparu et peu de paysans peuvent se vanter d'ouvrir des jachères dont la végétation originelle s'est reconstituée. Les champs nouvellement ouverts le sont dans des espaces mis en repos de un à cinq ans, jamais plus. La propriété induit aussi des

comportements aberrants. Pour ceux qui pourraient garder des terres en repos, les menaces étatiques sur la terre les découragent et les migrations de populations allogènes les effraient. Beaucoup de paysans font semblant de cultiver une terre fatiguée pour en garder la propriété pleine et entière. Un paysan n'est jamais trop prudent. Les paysans parlent alors de "faux-champs" (et s'accusent les uns les autres de cette pratique nocive à l'écologie de la zone – concept qu'ils ont parfaitement intégré, par expérience). Faux-champs certes mais affirmation vraie de la propriété.

Tout projet agronomique et technique demande, pour être accepté par le milieu humain, des conditions de la part du milieu social pour lequel ces propositions sont établies. Il est évident que si les hommes sont conscients des difficultés – et cherchent à en sortir en expérimentant comment en sortir –, ils seront plus perméables à les entendre. Par ailleurs, la connaissance de la prise en charge par les paysans de leurs propres difficultés peut orienter en *feed-back* la recherche. Elle doit être prise en compte par les milieux scientifiques (Darré, 1999). Nous avons voulu donc voir la prise de conscience des paysans de la situation écologique et les mesures qu'ils prenaient eux-mêmes pour y faire face.

Un constat donc s'impose : l'agriculture sur brûlis est un système bancal car les espaces vierges, de végétation climax (en équilibre, fût-ce instable, avec le climat et les sols) deviennent des espaces reliques (les *Cahiers Yézouma* les appellent du joli néologisme de "brousses parking"); la faune des grands herbivores, acteur essentiel de la régénération des ligneux, devient une légende ; signalons aussi que des espaces autrefois indemnes de toute agriculture ont été défrichés et parfois totalement détruits comme les forêts sur sols gravillonnaires qui, après deux-trois ans de culture, une jachère et une nouvelle

série de cultures annuelles, deviennent des plaques érodées et caillouteuses, des bowé latéritiques, nus, où la reprise d'un tapis végétal va demander plusieurs décennies.

L'appauvrissement écologique

L'appauvrissement de la nature a surtout été étudié à Bondoukuy. D'une part, les sujets de nos enquêtes signalent l'appauvrissement de la zone comme un fait sensible à tous, sauf pour les tout nouveaux arrivants. Pour ces derniers, venant de zones sèches fortement dégradées, Bondoukuy reste un "beau" pays. Cette dégradation est signalée par de multiples signes dont voici les principaux (ils se recourent et ne se cumulent pas) :

- la flore (dégradation, baisse du nombre des espèces, perte des brousses libres, des forêts profondes, etc.) pour 63% d'entre eux ;

- la faune (disparition des grands herbivores dont éléphants, fauves et petits animaux), dont l'importance dans le bol alimentaire est souvent signalée comme autrefois très importante : 43% signalent le fait en donnant d'abondants exemples ;

- l'assèchement (disparition des grandes nappes d'eau, des nappes phréatiques à fleur de terre, et des animaux dont on tirait partie qui y vivaient) est signalé par 10% des sujets, surtout ceux qui vivaient au bord des grands marigots quasi pérennes il y a trente-quarante ans. 55% attribuent ces changements aux déficiences de la pluviométrie (moins de pluies, moins d'eau par pluie, saison des pluies plus courte) ;

- Enfin, le milieu naturel est estimé se dégrader pour 12%.

Signalons que quelques Mossi font la liaison entre les phénomènes : la perte de végétation entraîne selon eux la rareté des pluies. Le défaut de couvert végétal est accusé d'aggraver les

effets de l'érosion éolienne : *Le manque d'arbres qui peuvent empêcher le vent de trop souffler sur la terre.* Un Mossi va même jusqu'à dire : *Nous avons tué tous les gros arbres, sans penser que les arbres attirent la pluie. Il y a manque de pluie. A l'époque, l'érosion, on ne la voyait pas comme aujourd'hui. Quand il y a des arbres, l'effet du vent diminue, regarde aux pieds des arbres.* L'image que les Mossi donnent du pays bwamu à leur arrivée est celle d'un pays de cocagne riche, aux hommes accueillants, bizarres par leur individualisme, leur anarchisme même, mais courageux, fiers, travailleurs, étonnants par leurs capacités de mobilisation collective sans autre motivation que leur esprit de compétition, où les sols étaient lourds, la nature riche, l'alimentation à portée de la main : *Tu piégeais et t'avais soit un rat goût, soit un lièvre, soit un varan ; les poissons enterrés il y en avait en pagaïe, les biches et tout tu mangeais de la viande ; le miel, il y en avait tant que tu pouvais pas tout bouffer. Enfin, des sols qui nourrissaient une famille avec un hectare, deux si la famille était grande, alors qu'aujourd'hui, il en faut de cinq à six hectares pour survivre dans la crainte du lendemain...*

A la lecture des *Cahiers Yézouma*, une impression forte surgit : au-delà de tout discours passéiste, la dégradation de l'environnement est mieux notée et plus précisément chez les Mossi et on a plusieurs raisons pour le comprendre. Venant d'un pays dévasté, poussé à l'émigration par la sécheresse, par la famine de terre, par le manque de pluie, les Mossi sont effrayés de retrouver ici les problèmes qu'ils avaient espéré laisser là-bas : *Si cela continue, on va tous mourir*, est un lietmotiv chez eux. Cela leur donnerait-il une plus grande lucidité ou un pessimisme plus fort ? De toute façon, les Mossi ne s'exonèrent pas de pratiques préjudiciables au milieu naturel : coupe abusive, faux-champs, pratique des labours, individualisme, parc de bovins... Ils sont plus sensibles à cette dégradation de par le fait que pour lutter contre elle ils n'ont pas de jachères disponibles et qu'ils

sont coincés, parqués sur les zones que leur ont accordées leurs “logeurs” bwaba. Le sont-ils plus pour avoir cru trouver un pays de cocagne ou seraient-ils plus observateurs ? Ce qui serait un peu étonnant car les Bwaba sont de ces peuples fous de plantes qui connaissent bien la nature qui les environne. Notre sentiment est la différence linguistique entre le bwamu et le mooré.

La langue bwamu, aux caractéristiques formelles relativement rares (langue monosyllabique, agglutinante et à tons, fortement imagée et condensée) n’a peut-être pas la force analytique du mooré ou du jula⁵¹. D’où ce sentiment que l’on tire des lectures d’interviews que les Bwaba analyseraient moins la situation et procéderaient plus par images contrastées pour exprimer la même chose, ce qui en français, langue dans laquelle sont écrits les *Cahiers*, se rend mal. Le mooré et le jula, du point de vue structurel, se traduisent mieux et plus facilement en français.

L’avis est général de toute façon : la pluie est moindre en quantité et la saison des pluies commence plus tard et se termine plus tôt. Les changements végétaux sont dus, selon les informateurs, à la perte de ce qu’on appelle la diversité : moins de plantes, rareté des plantes médicinales, ce dont se plaignent particulièrement les Mossi, et donc pratiquement plus de collectes de plantes et d’insectes sauvages, de poissons enterrés, de rats divers et de lièvres, de reptiles appréciés comme les varans. A Bondoukuy, on ne voit plus de crocodiles dans la “mare aux crocodiles” où cependant il doit en rester vu les traces – aucun culte traditionnel ne leur étant rendu, ils étaient consommés... Tous les informateurs signalent l’existence d’agoutis dans la zone (à ce que nous avons compris que

⁵¹ On peut voir les travaux sur la question de ce type de langues avec les travaux sur le chinois ou le sumérien – Jean Bottéro, *passim*.

correspondait le néologisme des “rats goût” de Yézouma Coulibaly et la description qu’il nous en a donnée). Quant à la pêche, elle n’est pratiquement plus pratiquée alors qu’autrefois les zones inondées étaient vastes ; quant aux “poissons enterrés” qui étaient d’un grand apport en protéines, leur collecte n’est plus signalée. On doit noter que ces disparitions sont signalées autant que celle des gros herbivores sauvages et des fauves, car ce petit gibier de lapins, taupes, oiseaux et rongeurs, reptiles et poissons divers entraient dans l’alimentation quotidienne, on le piégeait au retour des champs ou en promenade dans la brousse. Le pays, il y a trente ans, était réputé dangereux. *Il fallait être courageux pour entrer dans ces brousses par les seuls chemins possibles, qui étaient ceux tracés par les éléphants.* Il fallait veiller sur les troupeaux, veiller aux récoltes en chassant à la fronde les oiseaux, en effrayant les éléphants par de grands feux ou en tapant sur des instruments... Les avis sont unanimes.

Les Peul quant à eux insistent sur la disparition des arbres fourragers, des bas-fonds qui maintenaient l’eau en permanence à fleur de terre, de l’herbe qui repoussait alors qu’aujourd’hui le surpâturage a effacé de la zone de nombreuses pérennes, dont le *Cymbopogon giganteus* est le plus cité. Les Peul ne sont pas les seuls à regretter l’heureux temps où ils poussaient devant eux d’immenses troupeaux de zébus lors des grandes transhumances, alors que maintenant la zone subit, par un trop-plein de troupeaux permanents, une érosion qu’aggrave le vent. Les troupeaux qui restent, parce qu’en effectif réduit, circulent en ligne entre les cultures, dégradant les sols et accélérant l’érosion par les ruissellements qui concentrent les eaux.

La pression de la population

La croissance de la population est vue à travers la migration qui est un élément explicite de crainte. Cette migration allogène n'est pas vue en soi mais à travers l'insuffisance des terres disponibles et est signalée par le quart des chefs de maison de Bondoukuy. Cette rareté des terres porte à la fois sur la disponibilité de terres libres et la réduction en espace et en temps des jachères. Autochtones et allochtones, Bwaba, Mossi ou autres, attribuent à la migration mossi les dégâts constatés dans le milieu naturel. Le point de vue des allochtones nous montre qu'ils sont venus à Bondoukuy pour, justement, fuir ce qu'ils ont aujourd'hui le déplaisir de voir naître dans leur terre d'accueil : surpeuplement et dégradation des terres, avec en plus un affaiblissement de la pluviométrie.

La pression de la population frappe donc tous les observateurs, mais avec une nuance importante : elle est plus forte chez les Bwaba, qui se sentent envahis, que chez les Mossi, qui ne pourraient, en première approximation, que s'en prendre à eux-mêmes si leur responsabilité était en cause, ce qui n'est pas le cas même si certains se sentent humiliés de se percevoir eux-mêmes comme ceux par qui le malheur arrive. En général, pour les Bwaba, cette remarque est noyée dans des considérations sur la perte de la culture bwamu, véritable lietmotiv. Tous les interviewés insistent sur les méfaits des labours par traction attelée qui "gâtent" la terre et permettent de grands champs et donc donnent le sentiment que la population augmente quand ce sont les champs qui eux s'étendraient... Cette pression de population est cependant vécue fortement, bien au-delà de son expression verbale.

Statut des terres

Le statut/état des terres à l'arrivée, lorsque s'est installé le sujet sur elles, est une notion composite. Nous avons effectué

après analyse des données, des regroupements. Il est évident que toutes les terres d'un même sujet n'ont pas le même statut.

Statut des terres à la prise de possession :

Indéterminable	12.0
Champ	14.2
Jachère appropriée (récente)	13.1
Jachère ancienne (collective ou familiale)	16.6
Brousse	34.7
Brousse « peuplée » ou « parking »	9.4
Total	100.0

La catégorie « champ », c'est-à-dire que le sujet a bénéficié d'un champ qu'on lui a prêté, est la plus certaine, la moins ambiguë : il s'agit de sujets à qui un décès ouvre la possibilité d'acquisition d'une terre, ou de locataires, même si le concept n'a pas cours en pays bwamu. (Il est d'ailleurs intéressant qu'en français on ait les vocables 'logés' et 'locataire' systématiquement utilisés, les deux sous-entendant qu'il n'est pas question que la personne accueillie s'incruste.) Dans quelques cas, il s'agit de sous-prêt ; les informateurs insistent sur ce sous-prêt quand, entre cultivateurs, on se prête une terre, car dans ce cas on n'a aucune obligation de verser de quote-part au chef de terre parce que *...tu t'arranges avec ton logeur*. Les arrangements restent actuellement encore dans les limites raisonnables et amicales de l'entraide et d'un retour de reconnaissance.

La brousse peuplée ou « parking » est, elle, composée des morceaux de brousse résiduelle parmi des champs. C'est un néologisme créé par Yézouma Coulibaly. Ce sont des endroits qui ressemblent à des bois sacrés, les *dô*, mais plus vastes cependant, quoique moins riches floristiquement car fortement exploitées par la collectivité.

On peut et doit cumuler les cas indéterminables, qui sont toujours ceux de gens de situation précaire, pour les fusionner avec les champs, les jachères récentes (qui au mieux n'ont que des herbes pérennes et des buissons comme végétation) et les brousses parking, qui sont des morceaux résiduels de nature ancienne, d'une part ; d'autre part vont ensemble, les jachères anciennes (au moins quarante ans) et les brousses dites vierges, non appropriées sinon par les chefs de terre, et dont les traces de peuplement remontaient au plus tôt à la révolte bwamu contre la colonisation française débutante, quand elles existaient puisque certaines étaient des bas-fonds probablement jamais exploités historiquement.

L'analyse montre qu'actuellement les Bwaba réoccupent des terres qu'ils auraient laissées en jachère il y a quelques années seulement. Quitte à les fatiguer un peu d'une manière improductive. On appelle cela des "faux-champs" : c'est un défrichage ou une culture d'affirmation de propriété et non pas un défrichage ou une exploitation économique ou agronomique rentable – quitte à perdre le produit du travail en nourrissant les bêtes avec des céréales qui ne peuvent monter en graine puisque plantées trop tard. Les autochtones ont désormais trop conscience du danger pour courir des risques face à une pression extérieure qu'ils estiment menaçante. (A Samorogouan, les autochtones se sont donnés les moyens politiques de contrôler l'immigration, et d'autres villages ont pris les mêmes mesures, la situation est donc fort complexe selon les zones, Cf. *passim*, les travaux de Jean-Pierre Jacob.)

Cette pratique des faux champs interpelle parce qu'elle montre que le "système" est en attente d'une culture de rotation qui ne serait pas céréalière ou de rente (coton), mais de fourrages ou autre. Pourtant, il n'est pas encore dans la mentalité de planter de l'herbe ! Cependant,, le fait est là : la

propriété réclame un autre usage de la terre, la tenure est première par rapport aux cultures ! En l'occurrence, la sociologie entrave le développement agricole. On peut aussi penser à l'exemple présenté au chapitre précédent de la conception bwamu des catégories anthropologiques du sauvage et du civilisé : au premier appartient la jachère, au second la culture des champs.

On doit noter aussi que la faiblesse des brousses originelles chez les Bwaba est relative à ce qui a été dit plus haut au sujet de l'exploitation par les clans de certaines terres : les Bwaba sont peu intéressés par les brousses gravillonnaires ou les bas-fonds, qu'ils ont laissés aux Mossi, quitte à leur reprocher d'aller n'importe où cultiver : *Même dans le lit du Mouboun [rivière], ils iront cultiver*. Réflexion que l'on retrouve chez quelques vieux Mossi, désespérés de l'acharnement de leurs propres frères à abattre toute brousse pour la cultiver, fût-ce une année seulement. Pour un Bwaba, la terre étant celle des ancêtres, il la considère toujours, en dehors des terres incultivables (sinon par des Mossi !), comme des terres autrefois cultivées sinon par ses ancêtres directs du moins par d'autres plus indirects : tout ossement que recèle la terre bwamu est d'ancêtres ; d'ailleurs, ils sont toujours soigneusement recueillis par les forgerons qui les entassent dans des ossuaires dont eux seuls savent la place cachée à tous.

Techniques de régénération

Pour pallier à la pauvreté grandissante des terres de culture les paysans emploient concurremment plusieurs techniques :

- | | |
|------|--|
| ◆15% | <i>Jachère</i> |
| ◆12% | <i>Rotation des cultures et cultivars à cycles courts</i> |
| ◆15% | <i>Pratiques culturales</i> |
| | <i>(labours, billonnage, plantes de couverture, associations végétales, haies)</i> |
| ◆82% | <i>Engrais des blancs (engrais chimique)</i> |
| ◆29% | <i>Engrais biologiques (fumure, ordures et compost)</i> |

Le grand remède à l'appauvrissement des sols est la fumure chimique, l'«engrais des blancs». Mais pas seulement : face à la dégradation de ses terres, le paysan ne reste pas les bras croisés et tente des solutions ; mais ces solutions restent empiriques : par exemple, dans les engrais biologiques, certains systématisent le parage des troupeaux peul, d'autres l'apport par charrette de débris végétaux, d'autres fabriquent du compost. On voit que chacun tente quelque chose. Ceci concerne le tiers des sujets. Ensuite le cinquième tente au moins une intensification soit en travail (techniques culturales) soit en innovation de plantes ou variétés cultivées ; 12% des sujets déclarent avoir tenté des variétés à cycle plus court pour faire face aux déficiences de la pluviométrie en intensité et en longueur, puisque la saison des pluies est jugée plus courte qu'autrefois.

La question du coton

L'emploi de «l'engrais des blancs» est inséparable de la culture du coton. C'est l'engrais chimique fourni par la Sofitex, compagnie spécialisée sur le coton. Cet engrais est très apprécié puisque la première année il aide le coton, et la seconde permet de très bons rendements en mil. Son prix est cité comme explicitement la raison principale pour laquelle les paysans recourent à d'autres pratiques de fumure. Mais on lui reproche ses dégâts sur l'écologie : en particulier sur les insectes utiles comme les chenilles de karité, largement consommées et objet d'un commerce très lucratif. En tout cas, on doit constater que là où il y a du coton, les chenilles de karité ont disparu (Traoré & Fourgeau 2006).

Malgré son succès, le jugement des paysans sur l'engrais des blancs est très mitigé : ils en reconnaissent l'efficacité à court terme et les effets néfastes à long terme et pour l'environnement (destruction des insectes en particulier) et pour

les terres qui en seraient brûlées. Plusieurs ont noté le fait que la rotation coton+engrais/sorgho est très bénéfique sans parfaitement entendre que cela est une conséquence en partie du cycle du striga qui, ne disposant pas de sa plante hôte, voit son cycle cassé par le coton⁵². Tous les sujets notent avoir observé le résultat sans pouvoir pour autant en tirer de conclusions pratiques parce que la cause du phénomène leur échappe. Par ailleurs, son usage réclame aussi une disponibilité de terres pour la culture du coton, ce qui n'est pas donné à tous. Ce qui explique que les immigrants de plus fraîche date de présence, et donc plus jeunes en âge, qui subissent le plus la pression du manque de terres, s'ils utilisent le plus de méthodes d'amélioration des terres ne peuvent recourir aux engrais chimiques, n'ayant pas de terre pour cultiver du coton qui leur permettrait de faire des emprunts auprès de la SOFITEX, la compagnie nationale du textile. La culture du coton, on doit le souligner, est un signe de l'entrée dans le cercle monétaire. Ceux qui n'utilisent pas l'engrais chimique sont ceux qui ne disposent d'aucune disponibilité monétaire ou de terres. 78% des sujets utilisent l'engrais, 22% ne l'utilisent pas pour des raisons de manque de disponibilité monétaire.

Pourtant, en tant que tel, le coton n'est pas jugé comme moyen de gestion de la fertilité des terres car il figurait dans l'assolement depuis la nuit des temps. *Le coton à l'époque, le Bwaba le semait à la volée, c'était une espèce différente du coton d'aujourd'hui.* Disons aussi que la graine est mangée et servait à faire de l'huile. La culture de rente, le coton actuel, est donc interne au système agricole et il n'est pas cité explicitement dans la rotation culturale entraînant la fertilité des terres car sa pratique fait partie du paysage mental.

⁵² Colloque de Dakar sur le Striga, 1989

Les procédés de fumure biologique

Les techniques de fumure biologique, que ce soit par parcage des animaux, par apport d'engrais animal (poulaillers, fumier des parcs à bœufs et chèvres/moutons), par apport de débris végétaux décomposés ou des débris ménagers des habitations, concerne 29% des sujets ; l'usage de techniques culturales (labours, zaï, billonages, drainage...) et celle de la rotation des cultures par utilisation des rotations ou usage d'une année sur l'autre de variétés à cycles différents par 14%, parfois les mêmes. Ces techniques sont privilégiées par ceux qui ne disposent pas de ressources monétaires ou de terres pour cultiver du coton.

La différence entre ethnies ou entre autochtones et immigrés est là déterminante : deux fois plus de Mossi que de Bwaba utilisent la fumure animale, les techniques culturales et la rotation des cultures... Clairement, l'hypothèse d'Esther Boserup (1970) est confirmée que la pression de population entraîne une intensification du travail agricole.

On comprendra alors que le rapport s'inverse pour les jachères, pratique qu'utilisent 11% des sujets, dont les 4/5 Bwaba et 1/5 Mossi, et aucun autre membre d'une autre ethnie, Dafing, Peul ou Samo ne disposant pas quant à eux de terres de réserve. Si les Bwaba récemment arrivés l'utilisent à 75% contre 80% pour les Mossi récents, les anciens, Bwaba ou Mossi, l'utilisent pratiquement identiquement : 83 et 85%. Les cultivateurs de date récente venus dans la zone sont donc des cultivateurs sans réserve, devant assurer leur approvisionnement en grain avant de penser à autre chose.

La jachère et ses usages

L'utilisation de la jachère comme moyen pour contrebalancer l'affaiblissement de la fécondité des terres se révèle plein d'intérêt : d'une part elle est assez peu fréquente, 11% en

moyenne, mais curieusement, elle l'est chez les résidents les plus récents, ce qui est dû au poids des Bwaba dans le phénomène : seuls ceux qui ont des terres la pratiquent ; autre phénomène significatif, ceux qui pratiquent la jachère sont plus au fait des traditions dont ils ont une connaissance plus poussée par les interdits concernant la terre, qu'ils citent. Presque toutes les jachères sont le fait de Bwaba. Mais ces mêmes Bwaba, n'ont pas accès aux terres à coton... Par manque de moyens pécuniaires, étant relativement jeunes eu égard aux critères sociaux en usage dans les sociétés lignagères, ils sont limités à la seule production de grains.

Ceci recouvre la question de la fin des brousses libres qui est signalée par le 1/5^{ème} des sujets. Avec deux nuances : d'une part, les Bwaba sont moins "pessimistes" que les Mossi, parce que leur situation est moins critique et d'autre part, les anciens résidents, Bwaba ou Mossi, qui ont connu et rendent du Bondoukuy d'il y a trente ans l'image d'un pays de cocagne, sont nettement plus pessimistes que les immigrants récents qui, sans expérience ou bien pressés par le besoin, sont moins regardants sur la définition d'une "bonne" terre.

L'intensification agricole est donc le grand défi de l'agriculture sur brûlis, grande consommatrice d'espace et demandeuse de terres reconstituées par de longues périodes de dormance, qui ne peut y faire face avec sa logique propre.

Les Mossi âgés, sous la pression du manque de terres ou par habitudes importées du vieux pays pauvre, pratiquent plus la culture agricole intensive que les Bwaba du même âge. Par contre, cette distinction s'efface pour les plus jeunes qui, toutes ethnies confondues, s'y adonnent à peu près également. Nous avons exploré la question de l'ancrage dans la tradition et l'usage de techniques d'amélioration des terres, car nous avons pu penser à une relation inverse. Il n'en est rien : nous

constatons que les tenants de la tradition (appréhendés par leur connaissance des interdits concernant la terre) ne sont pas des marginaux sur le plan économique : en effet, ils utilisent l'engrais chimique, font du coton et donc sont inclus dans l'économie moderne.

La distinction est donc simple : tous les paysans sont inclus dans l'économie moderne, mais ceux qui le peuvent recourent aux techniques traditionnelles extensives, plus gratifiantes socialement, plus productives aussi (Sahlins, 1979) pour régénérer leurs terres. Ceux-là sont ceux qui disposent de moyens monétaires ou de terres. Les autres doivent recourir à des techniques de substitutions, bricolées parce que subies. Elles sont socialement dévalorisées alors même qu'elles sont le produit non de la seule nécessité – pauvreté – mais aussi de la créativité. Mais ceux qui les mettent en œuvre n'ont pas le sentiment de créer des techniques mais celui de pratiquer des moyens de survie dont ils ne voient pas l'efficacité à moyen et long terme. Chacun rêve de les abandonner pour s'adonner aux deux mythes : l'engrais chimique, la modernité, la jachère, la tradition.

La situation paysanne à travers une enquête sur plusieurs régions

Aux chapitres *supra* 4 et 5, nous avons traité de l'enquête réalisée par Lacombe, Ouédraogo et Traoré sur un échantillon raisonné de régions et d'ethnies afin de disposer de deux variables de croisement : savane sèche *vs* savane humide, allochtones (Mossi) *vs* autochtones (diverses ethnies, dont Mossi). Nous allons reprendre les réponses donnant et l'image que les paysans ont de leur milieu écologique et des solutions qu'ils envisagent et pratiquent pour faire face à ce qu'il faut bien admettre comme une dégradation de ce milieu naturel.

Naturellement, nous n'avons pas les mêmes items que ceux exposés précédemment.

Les sols et leur dégradation

Lorsque les sujets se sont installés sur les terres qu'ils cultivent actuellement, ils ont trouvé certains types de sols et nous nous sommes particulièrement intéressés aux "terres noires" réputées les plus fertiles. Mais avec la culture, ces terres perdent leur qualité, aussi avons nous demandé s'il leur en restait encore. 87.2% en avaient et 41.2% en ont encore. A soi seul, ce chiffre interpelle quant à la dégradation des sols constatée par les paysans.

On constate que ce sont les zones sèches qui ont les plus perdu de bonnes terres, il ne reste chez elles que 39.0% de terres noires contre 54.5% pour les zones humides alors qu'au départ la proportion est semblable.

91.5% des sujets ont de toute façon noté un appauvrissement de leurs sols. Par changement de couleur 66.6%, baisse de la production pour 91.5% et d'un autre signe pour 69.0%. C'est par la production que les sujets prennent conscience de l'appauvrissement du sol dont les 2/3 notent également les autres signes associés.

Signes associés de l'appauvrissement des sols

Les signes de la dégradation et appauvrissement des sols sont intéressants quand on sort de l'aspect évident de la "couleur".

Si les mauvaises herbes sont notées à peu près identiquement dans les deux zones écologiques, les savanes sèches souffrent plus de l'érosion. Par contre le Striga frappe trois fois plus les zones humides que les autres. Quand ils observent qu'ils sont victimes d'une attaque du Striga, les sujets différencient celui qui se voit, et qui fait "si joli" avec ses fleurs violettes dans les champs de céréales pelés, et l'invisible. 60.6%

des sujets qui subissent le *Striga* subissent les deux sortes en même temps.

54.3% des sujets constatent des dégâts par des plantes sauvages qui attaquent leurs champs ou en diminuent la productivité et 45.0% signalent des attaques de parasites de tous ordres. De même, les ravages que causent les animaux sont aussi une source de dégradation des récoltes, mais certains sont explicitement cités comme des agents érosifs. 80.3% voient leurs récoltes attaquées par des animaux, 13.5% par des éléphants et 4.5% par de gros herbivores sauvages. Les singes occasionnent des dégâts pour 55.4% des champs des sujets, les oiseaux pour 83.9%. Les insectes ravagent les récoltes pour 83.9% des sujets. Les troupeaux du village même du sujet sont aussi un fléau : 53.3% des sujets en déclarent les dégâts ; et 59.0% accusent les troupeaux peul.

Globalement, nous nous trouvons devant la même prise de conscience des paysans de la dégradation des capacités de régénération autonome du milieu naturel. Devant ces constats les sujets réagissent et la lutte contre la dégradation des sols les amène à utiliser un certain nombre de pratiques :

- le stationnement des troupeaux peul est utilisé par 25.1% des sujets ;
- la rotation avec jachère par 55.7%, sans grande différence entre les zones ;
- l'usage de lignes de pierres anti-érosives par 56,7% ;
- l'usage de lignes d'*A. gayanus* par 42.0% ;
- l'usage d'engrais chimiques par 62.6%, mais 44.3% l'utilisent exclusivement sur le coton, les autres l'utilisent aussi pour les céréales ;
- 72.7% rapportent du fumier, 52.4% rapportent des végétaux de la brousse et 70.8% rapportent des ordures ménagères ;

- 28.7% pratiquent le couvert végétal du champ pendant la saison sèche, 91.0% effectuent une rotation des espèces cultivées et 74.7% ont changé de variété pour faire face aux changements climatiques vécus par les sécheresses fréquentes et fortes depuis les années 1970 ;
- enfin, seulement 10.7% des sujets ont enclos leurs champs. Mais les lignes d'*A. gayanus* ont souvent un effet marquage des limites du champ (mais moins les lignes de pierres).

Le stationnement des troupeaux peut n'est pas trop pratiqué en savanes sèches peut-être parce qu'il n'y en a que peu qui y transhument ; l'enquête n'a pas demandé s'il y avait encore des troupeaux nomades dans la zone. Par contre, si l'on met de côté l'engrais chimique dû à la culture du coton, toutes les mesures d'enrichissement et de protection des sols sont le fait des cultivateurs en savane sèche et des allogènes mossi dans les savanes humides, comme nous l'avons détaillé précédemment pour Bondoukuy. A l'exception des couvertures végétales, mais cette technique est, pour les savanes humides plus du laisser-faire que de l'action.

Un autre point est intéressant : la rotation des cultures et le choix de variétés plus adaptés est plus le fait des savanes humides et l'on peut se poser la question de savoir si les bouleversements écologiques ne font qu'atteindre aujourd'hui les zones humides, les autres s'étant déjà adaptées à l'appauvrissement.

Enclore ses champs est une pratique quasiment pas utilisée (un peu plus d'1/10^e). Le zaï lui, qui est une culture "en pot" (dans un trou dans lequel on rapporte de la bonne terre enrichie), est pratiqué en moyenne par 50.2% des sujets ; mais il est le fait des savanes sèches principalement : 73.7% contre

27.7% dans les savanes humides. On sait que cette pratique en zone humide vient des Mossi immigrés : effectivement, 65 des 80 sujets des zones humides qui pratiquent le zaï sont des Mossi...

Si l'on croise les informations disponibles sur les techniques de lutte contre la dégradation des terres selon l'autochtonie, l'on constate que les Mossi allochtones sont moins inventifs (ou en éprouvent moins la nécessité si l'on préfère) pour lutter contre la dégradation de leurs terres que les Mossi des vieux pays du Plateau Mossi. En fait, étant dans un statut précaire vis-à-vis de la tenure de la terre, ils n'ont aucune raison de « se fatiguer », le feraient-ils qu'améliorant la terre ils ne feraient qu'augmenter les risques de la perdre.

Conclusion

En conclusion, nous voyons se dessiner un tableau assez exact de la question des jachères à travers nos enquêtes. Nos données résistent bien aux confrontations croisées et nous donnent un tableau cohérent de la situation sociale des paysans burkinabè face aux difficultés qu'ils rencontrent, celles de la fin de l'usage de la jachère comme moyen essentiel du renouvellement de la fertilité des terres. L'ère plurimillénaire du système de l'agriculture itinérante sur brûlis est terminé et même si chacun rêve à son retour, la nécessité est là qu'il faut le remplacer.

Les populations des zones humides sont encore dans la vague espérance que "si" les immigrés, en majorité mossi, repartaient chez eux, la jachère pourrait reprendre son cours. Mais ceci est une illusion car les "Mossi", pourrait-on dire, n'existent pas. Il existe des populations autochtones (liées par des liens coutumiers au territoire) et d'autres allochtones qui ont faim de terres. Au Burkina, l'omniprésence des Mossi

dispersés un peu partout, brouille les cartes. L'impression est que face aux autochtones, on aurait des allochtones mossi. Ce qui est parfaitement erroné car dans les zones bwaba on trouve des Bwaba allochtones en grande quantité, par exemple. Nos travaux ont montré que le critère est la durée de présence dans la zone qui est déterminante et alors il apparaît que le clivage passe entre des populations anciennement installées (avec d'importants groupes mossi, Peul, Dafing...) et celles installées récemment. Le clivage n'est pas définissable en termes d'appartenance ethnique. On sait trop que, pour exister, la définition ethnique est d'une grande difficulté et potentiellement perverse comme on l'a vu dans les pays comme le Rwanda ou qu'on le voit actuellement en Côte-d'Ivoire.

Les paysans "sans terre", puisque demandeur de terres dans des territoires villageois avec lesquels aucun lien coutumier ne les lie, sont plus aptes à imaginer et utiliser de nouvelles pratiques de protection de la terre et d'entretien de sa fertilité. Mais le blocage des droits fonciers est un frein à une évolution de l'entretien de la fertilité de la terre par un paysannat rarement bien assuré de sa propriété, même d'usage.

Références

Boserup Esther, *Évolution agraire et pression démographique*, Paris : Flammarion, 1970.

Ouédraogo Moussa & Léonie Kaboré, 1999, *Migration et gestion des ressources naturelles*, Rapport de la rencontre des 17 et 18 juin 1999 à Bobo-Dosso, Projet GERN (Gestion des ressources naturelles), EWA (Autriche) & FUGN, Bobo-Dioulasso, pag. mult.

Lacombe Bernard, 1997, *Pratique du terrain, méthode et techniques d'enquête*, Éd. du Septentrion, Lille, 2 tomes, 1997 : 849

Sahlins Marshall, 1976, *Âge de pierre, âge d'abondance, L'économie des sociétés primitives*, Gallimard, nrf : 411

Voir pour les autres documents la *Bibliographie générale*, page 183



Pêche à Bondoukuy



Exploitation du raphia (Banfora)



Mil attaqué par le striga



Vieux néré et Karité au fond à gauche(Sapone)

Duponnois Robin, Lacombe Bernard (2007)

La vision paysanne des difficultés de l'intensification agricole

In : Duponnois Robin (ed.), Lacombe Bernard (ed.). *La brousse, le champ et la jachère au Burkina Faso*

Paris : L'Harmattan, p. 159-182. (Ressources Renouvelables)

ISBN 978-2-296-02375-8